



PHOTO ALAIN DÉCARIE

Notre journaliste **MARC DE FOY** **AU PANTHÉON DU HOCKEY**

Le Panthéon du hockey a annoncé mardi que le gagnant du trophée Elmer Ferguson cette année est nul autre que notre confrère de Rue Frontenac, Marc de Foy.

Pierre Durocher

durocherp@ruefrontenac.com

Cet honneur est remis à un représentant de la presse écrite qui a su se distinguer sur le plan de la couverture régulière des activités de la LNH durant de nombreuses années.

L'annonce a été faite par le président de l'organisme, Bill Hay. Marc recevra le trophée le 8 novembre prochain à Toronto lors des cérémonies qui souligneront l'intronisation des nouveaux membres au Panthéon.

Il devient donc membre honoraire, à l'instar du légendaire Jacques Beauchamp et du réputé Bertrand Raymond, pour ne nommer que deux journalistes qui ont été élus par le passé au Panthéon.

Après avoir travaillé au défunt quotidien Montréal Matin, Marc a fait son entrée au Journal de Montréal en avril 1982 et dès l'automne suivant, il amorçait sa belle aventure sur la couverture du Canadien.

Il continue de le faire avec la même passion pour www.ruefrontenac.com depuis la fin janvier 2009, soit

depuis que Pierre Karl Péladeau a mis cavalièrement 253 employés syndiqués en lock-out.

Une véritable encyclopédie vivante

Reconnu pour son professionnalisme, son souci des détails et sa mémoire prodigieuse (il est une véritable encyclopédie vivante du hockey), Marc n'a pas caché sa fierté en apprenant la nouvelle mardi.

«J'ai 56 ans et j'ai donc passé la moitié de ma vie (28 ans) à couvrir les activités du Canadien, souligne-t-il. Je n'aurais jamais cru, un jour, me retrouver au Panthéon de la renommée à titre de représentant de la presse écrite. C'est un honneur que je tiens à partager avec tous ceux qui ont travaillé avec moi durant toutes ces années et je serai un fier représentant de RueFrontenac.com lorsque me sera remis le trophée Elmer Ferguson.

«Je suis extrêmement touché car j'ai toujours pensé que le Panthéon du hockey est réservé aux joueurs et aux bâtisseurs qui ont écrit l'histoire de ce sport, ajoute-t-il. C'est

une très belle marque de reconnaissance de la part de la confrérie affectée à la couverture du hockey de la LNH.»

Le hockey plus fort que le baseball

Ce Montréalais qui a grandi dans les quartiers Petite-Patrie, Villeray et Parc-Extension est devenu un passionné de hockey dès son jeune âge.

Même si le baseball l'intéressait beaucoup, étant donné qu'il demeurerait tout près du parc Jarry lors des premières années des Expos, Marc ne pouvait faire autrement que d'être magnétisé par le Canadien, qui collectionnait les conquêtes de la coupe Stanley dans les années 1960 et 1970. Son idole était Jean Béliveau.

«Lorsque Bertrand Raymond, qui dirigeait la section des sports du Journal de Montréal en 1982, m'a embauché et m'a offert de seconder le regretté Ghyslain Luneau, j'ai sauté sur l'occasion, car le hockey était sans contredit mon sport préféré», explique Marc.

«Le Canadien a connu des hauts et des bas depuis 1982, mais j'ai eu la chance de couvrir les conquêtes de la coupe Stanley en 1986 et en 1993. Ce furent des moments inoubliables.» suite en page 2

EN MANCHETTES

Affaires | Entreprises

Yvon Laprade

Un deuxième acheteur dans le pipeline de Shell

L'espoir de trouver un repreneur à la raffinerie Shell à Montréal-Est n'est pas éteint.

LA SUITE EN PAGE 4

Spectacles | Livres

Claudia Larochelle

James Ellroy — Plus sombre encore que ses romans



James Ellroy n'est pas que sombre. Les ténèbres en entier s'agitent en lui. Il n'esquisse pas de sourire...

SUITE EN PAGE 5

Actualités |

Mathieu Boivin

Les dépenses de Lise Thibault: Ottawa attend le procès criminel

QUÉBEC – Contrairement à Québec, qui a déjà déposé une poursuite civile de 92 000\$...

LA SUITE EN PAGE 3



Montréalais arrêté

Saisie 343 kg de cocaïne

Pousser l'ingéniosité et l'effort jusqu'à cacher de la drogue dans des tuiles de céramique creuses a été vain pour des trafiquants qui se sont fait saisir plus de 343 kilos de cocaïne par les douaniers, en novembre dernier au port d'Halifax.

Daniel Renaud

renaudd@ruefrontenac.com

La cocaïne était vraisemblablement destinée à Michel Safar, propriétaire d'une petite entreprise d'importation de tuiles et de matériaux, et de rénovation de cuisines et de salles de bain, située au 348 de la rue Isabey, dans l'arrondissement Saint-Laurent.

Même si son entreprise a fait l'objet

de perquisitions en décembre dernier, ce n'est que mardi matin que l'homme d'affaires de 47 ans a été arrêté par les enquêteurs de la Section de la lutte antidrogue de la GRC dans sa résidence de la rue Trépanier, à Pierrefonds.

C'est le 9 novembre que les douaniers du port de Halifax ont découvert la drogue dans un conteneur en provenance du Venezuela. Rarement a-

t-on vu des trafiquants aussi méticuleux: ils ont conçu des tuiles de céramique creuses dans lesquelles ils ont déposé la drogue avant de reboucher la cavité.

C'est parce que le conteneur avait été évalué «à risque» qu'il a été ciblé par les douaniers. «La marchandise a alors fait l'objet d'analyses plus poussées et nous avons trouvé la drogue», explique Alain Surprenant, de l'Agence des services frontaliers du Canada.

Le conteneur abritait 647 boîtes de tuiles de céramique, dont 76 contenaient des tuiles dans lesquelles était

cachée de la cocaïne.

La GRC évalue la drogue saisie à 45 000\$ le kilo, ce qui établirait à au moins 15,5M\$ sa valeur sur le marché noir.

Michel Safar sera accusé d'avoir eu en sa possession 343 kilos de cocaïne, mercredi au palais de justice de Montréal. D'autres accusations pourraient s'ajouter et il pourrait y avoir de nouvelles arrestations. Il serait en effet surprenant que Safar soit le cerveau et le seul organisateur de cette importante tentative d'importation.

«Il est évident qu'une opération d'une telle envergure ne peut être effectuée sans le support du crime organisé», affirme le caporal Luc Thibault de la GRC.

Cette saisie de cocaïne est importante, mais elle n'est pas la plus vaste jamais effectuée par un corps de police canadien. En février 1992, les enquêteurs de la défunte section de lutte au banditisme de la Sûreté du Québec avaient mis la main sur 685 kilos de cocaïne que des Québécois, en voyage aux États-Unis, avaient tenté de faire entrer au pays à bord de deux motorisés. Les suspects avaient été appréhendés à Los Angeles, en Californie, avec l'aide des enquêteurs de la Drugs Enforcement Agency (DEA).

Le 11 février 2010, les douaniers du port de Halifax ont découvert 200 kilos de cocaïne dans des sacs noirs déposés dans un conteneur sur un navire en provenance du Chili.

SUITE DE LA PAGE 1 • NOTRE JOURNALISTE MARC DE FOY AU PANTHÉON DU HOCKEY

Un confrère avec qui il est facile de travailler

De septembre 1988 à août 1992 et de septembre 2002 à aujourd'hui, l'auteur de ces lignes eu la chance (et l'a encore) de travailler avec Marc de Foy et ce fut toujours avec un immense plaisir. Car en plus de connaître le hockey du bout des doigts, Marc est un bon vivant. Il aime rigoler et il a toujours une bonne blague à nous montrer sur son ordinateur. C'est un raconteur d'histoires hors pair.

C'est surtout un confrère avec lequel il est facile de travailler. Je peux certifier que ce n'est pas ce grand honneur qu'il reçoit qui va lui monter à la tête. Marc est un gars qui a toujours su garder les pieds sur terre.

Une recrue prometteuse s'est ajou-

tée à la couverture du Canadien l'automne dernier, Jonathan Bernier. Mario Leclerc a lui aussi couvert le Canadien avec Marc, soit de septembre 1992 à août 2002, avant de devenir chef de pupitre.

«C'est un honneur pleinement mérité qui lui est décerné, de commenter Mario. J'oserais même dire qu'après 28 ans de couverture assidue et ininterrompue, il était grand temps qu'il soit élu au Panthéon.

«Non seulement Marc de Foy a battu un record de longévité dans la presse écrite francophone, mais il a tenu le fort dans le marché le plus exigeant de toute la LNH, précise-t-il. En soi, c'est un exploit. Marc, avec une rigueur implacable dans ses écrits, commande le respect, autant chez les joueurs et les dirigeants que chez ses confrères journalistes.

Bravo!»

Patrick Roy: un joueur d'exception

De tous les grands joueurs dont il a eu l'occasion de suivre les exploits, Patrick Roy est celui qui a le plus marqué Marc de Foy.

«Il était vraiment spécial, dit-il. Il connaissait tellement bien son sport, notamment les statistiques. On n'avait pas besoin de les vérifier, car il ne se trompait jamais. Patrick savait aussi ce que les journalistes voulaient.»

Chez les entraîneurs, il a bien aimé Jacques Demers, mais Pat Burns était son préféré. «J'aimais beaucoup son franc-parler, souligne-t-il. Pat était tellement coloré avec ses expressions savoureuses! Il ne se gênait pas pour livrer le fond de sa pensée.»

Enfin, si les conquêtes de la coupe Stanley par le Canadien en 1986 et en 1993 auront toujours une place bien spéciale dans sa mémoire, Marc n'oubliera jamais celle des Red Wings de Detroit en 2002.

«Je cherchais à obtenir les commentaires de Luc Robitaille après la dernière victoire des Red Wings, relate-t-il. Il n'était pas dans le vestiaire de l'équipe. Je l'avais retrouvé sur la patinoire, où il célébrait avec les membres de sa famille. En me voyant, il s'était approché et il m'avait fait une chaleureuse accolade. Ce geste m'avait touché.»

Le hockey et les médias ont bien changé

Depuis ses débuts, en 1982, Marc a vu le hockey de la LNH changer de façon radicale.



Les dépenses de Lise Thibault

Ottawa attendra le procès criminel avant d'agir

PHOTO D'ARCHIVES

QUÉBEC – Contrairement à Québec, qui a déjà déposé une poursuite civile de 92 000\$, Ottawa préfère attendre la fin du procès criminel de Lise Thibault pour réclamer un remboursement des sommes présumément perçues sans droit par l'ex-lieutenant-gouverneur.



Questionné par Radio-Canada, qui lui demandait si le fédéral allait imiter le gouvernement québécois, le ministre du Patrimoine canadien, James Moore, a indiqué que «l'argent des contribuables doit toujours être respecté et dépensé de manière efficace et responsable. Il est clairement évident que ce n'était pas le cas pour Mme Thibault. Nous allons nous appliquer pour nous assurer que les contribuables soient remboursés.»

Il a toutefois indiqué qu'une pro-

cedure éventuelle s'appuierait sur les conclusions du procès criminel contre Mme Thibault, qui doit s'ouvrir en octobre prochain. «(C'est) la meilleure manière pour trouver ce qui a été dépensé et de quelle manière, à notre avis, l'argent du gouvernement fédéral devrait être retourné aux contribuables. Je ne suis pas expert, c'est pour ça qu'on a le processus.»

Rappelons qu'une enquête conjointe des vérificateurs généraux du Québec et du Canada a révélé, au printemps 2007, que l'ex-lieutenant-gouverneur Thibault s'était fait rembourser quelque 700 000\$ de dépenses «personnelles ou injustifiées» pendant ses dix ans de mandat. La grande majorité de cette somme a été versée par le ministère canadien du Patrimoine, qui a la responsabilité des lieutenants-gouverneurs provinciaux.

Le gouvernement Charest, s'appuyant sur les conclusions d'une enquête de la firme de juricomptables Navigant Consulting, a pour sa part signifié en Cour su-

périeure, lundi, une réclamation de près de 92 000\$ à Mme Thibault. On retrouve, dans ce montant, quelque 60 000\$ détournés au profit de la fondation personnelle de Mme Thibault, environ 7000\$ en cours de ski et près de 5000\$ en frais de restaurant et de nourriture abusifs.

Notons que l'ex-directeur de la sécurité de Mme Thibault, M. Guy Hamelin, est aussi visé par la poursuite. Québec lui réclame plus de 20 000\$ en heures supplémentaires perçues indûment et environ 4000\$ en parties de golf jouées en Floride. M. Hamelin a pris sa retraite – avec pleine pension – le lendemain de l'entrée en fonction du successeur de Lise Thibault, l'actuel lieutenant-gouverneur Pierre Duchesne.

Le procès criminel de Mme Thibault doit s'ouvrir à la mi-octobre, au palais de justice de Québec, avec la tenue de l'enquête préliminaire. L'ex-lieutenant-gouverneur a toujours nié avoir commis quelque irrégularité que ce soit pendant son mandat. Elle en veut pour preuve le fait qu'Ottawa et Québec ont toujours honoré ses demandes de remboursement. «Ils n'avaient qu'à s'ouvrir les yeux», a-t-elle résumé, en octobre 2008.

SUITE DE LA PAGE 2 •
**NOTRE JOURNALISTE
MARC DE FOY
AU PANTHÉON DU
HOCKEY**

«Le jeu est devenu tellement rapide et les joueurs sont maintenant tellement plus gros! raconte-t-il. C'est toutefois la position de gardien de but qui a le plus évolué. Aujourd'hui, les gardiens doivent être aussi en forme et athlétiques que leurs coéquipiers. Ce sont de véritables machines.»

Enfin, sur le plan de son travail, Marc est passé des textes écrits à la machine à écrire à celle des ordinateurs portables et d'Internet.

«Le monde des médias a lui aussi évolué, et pas nécessairement pour le mieux, précise-t-il. Je trouve cela fort dommage d'apprendre que je suis le récipiendaire du trophée Elmer Ferguson alors que je me retrouve plongé depuis plus de 16 mois dans un conflit de travail tout à fait absurde.

«On ne sent plus le respect de l'employeur envers ses employés comme c'était le cas à l'époque. C'est franchement déplorable.»

TÉLÉCHARGEZ

<http://ruefrontenac.os.ca/>

Lueur d'espoir à la raffinerie Shell Un nouvel acquéreur dans le dossier

L'espoir de trouver un repreneur à la raffinerie Shell à Montréal-Est n'est pas éteint.

Yvon Laprade

lapradey@ruefrontenac.com

Un deuxième acheteur se trouverait maintenant dans le pipeline et les hauts dirigeants de Shell, à Londres et à Houston, ont décidé de s'accorder un délai supplémentaire pour étudier cette offre considérée sérieuse.

L'acheteur serait représenté par l'ex-premier ministre Pierre-Marc Johnson, selon Radio-Canada, et aurait une solide expérience du raffinage, ce qui n'est pas le cas du premier consortium qui a déposé une offre, lundi.

L'échéance pour trouver un ache-

teur avait été fixée à mardi, 17 heures. Compte tenu des récents développements, Shell s'est donné un délai supplémentaire de 24 à 36 heures.

«On attend. C'est tout ce qu'on peut faire. Mais c'est angoissant», a confié à Rue Frontenac le président du syndicat (SCEP-FTQ), Jean-Claude Rocheleau.

Il continue de croire aux chances de rescaper la vieille raffinerie avec l'aide de Michael Fortier, qui passe ses journées au téléphone pour favoriser la négociation entre les acheteurs potentiels et la direction de Shell.

Mais le temps presse. Shell doit amorcer le démantèlement progressif de ses installations dès le début de cette semaine, à Montréal-Est, si elle ne parvient pas à s'entendre avec un acheteur sérieux et qui a



Le président du syndicat des travailleurs de chez Shell, Jean-Claude Rocheleau, garde espoir que la raffinerie soit reprise par un opérateur.

PHOTO ROGERIO BARBOSA

les poches profondes pour moderniser les équipements de production.

«La balle est dans le camp de Shell», a dit une source syndicale.

Concrètement, il appartient à la direction de la pétrolière de «collaborer» pour qu'un des acheteurs sur les rangs – il y en avait trois,

initialement – puisse faire un chèque et se porter acquéreur du plant.

Le climat est néanmoins tendu à l'usine, où les 500 travailleurs de la raffinerie souhaitent obtenir une réponse rapidement.

De toute évidence, c'est une question d'heures...

Le taux directeur porté à 0,50% au Canada

Tel que prévu, la Banque du Canada a relevé de 0,25 % à 0,50 % son taux d'intérêt directeur. Toutefois, ce tour de vis au crédit ne devrait pas être perçu comme le premier d'une série de hausses systématiques au cours des prochains mois, laisse-t-elle entendre.

Michel Van de Walle

vandewallem@ruefrontenac.com

« Étant donné l'incertitude notable pesant sur les perspectives, toute nouvelle réduction du degré de détente monétaire devra être évaluée avec soin, en fonction de l'évolution économique à l'échelle nationale et internationale », écrit la direction de la Banque centrale dans le communiqué expliquant sa décision.

Vigueur de la reprise

Comme la plupart des analystes s'y attendaient, la Banque évoque la vigueur de la reprise au pays pour justifier cette première hausse du taux directeur depuis 2007. Il était tombé à son niveau plancher de 0,25 % en avril 2009, alors que la crise financière faisait toujours rage partout sur la planète.

Le Canada est le premier des pays du G8 à relever son taux d'intérêt directeur.

L'institution souligne que la progression de l'économie canadienne se déroule comme elle l'anticipait. « L'économie a affiché un taux d'expansion vigoureux de 6,1 % au premier trimestre, grâce surtout au logement et aux dépenses de consommation. La croissance de l'emploi a repris. La progression des dépenses des ménages devrait se modérer et s'établir

à un rythme davantage compatible avec celui des revenus. Le redressement attendu des investissements des entreprises sera important pour favoriser une reprise plus équilibrée », écrit-elle.

La direction de la Banque note toutefois que la reprise est fort inégale entre les pays, ce qui laisse planer certains risques. «On observe un grand dynamisme dans les économies de marché émergentes, une certaine consolidation de la relance aux États-Unis, au Japon et dans d'autres pays industrialisés et la possibilité d'un nouvel affaiblissement en Europe. Le rééquilibrage de la croissance mondiale qui s'impose ne s'est pas encore matérialisé», souligne-t-elle.

Elle constate qu'à ce jour, toutefois, la crise qui frappe surtout l'Europe, en raison des déficits budgétaires abyssaux de certains pays, n'a pas eu

de conséquences notables au Canada. En fait, l'impact s'est limité à un recul « modeste » des prix de certains produits de base ainsi qu'à un « durcissement des conditions financières ».

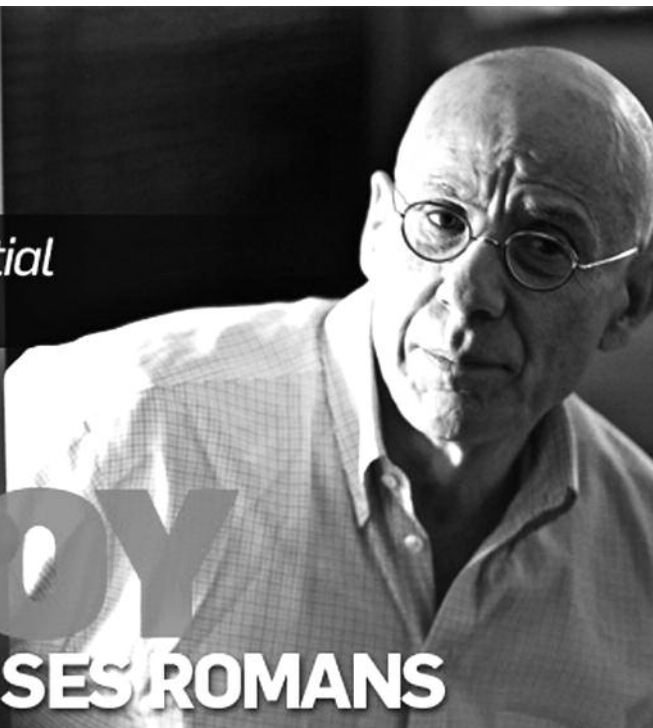
Soulignant que l'inflation au pays évolue selon ses prévisions, la Banque fait valoir qu'un taux directeur à 0,50 % « laisse place à un degré de détente monétaire considérable » (lire : n'est pas susceptible de compromettre la relance).

Elle prévient toutefois, en conclusion de son communiqué, que cette hausse n'est pas nécessairement la première d'une série continue, contrairement à ce que plusieurs analystes pensent. En mettant un bémol sur ses intentions, la Banque du Canada prévient le marché qu'elle veut conserver toute sa marge de manœuvre au cas où la situation économique mondiale se détériorerait à nouveau.

Auteur de *L.A. Confidential*
et le *Dhalia noir*

James ELLROY PLUS NOIR QUE SES ROMANS

PHOTO ALAIN DÉCARIE



Les romans de Ellroy font mal. L'auteur y dévisse des têtes, y fait gicler du sang et y redéfinit l'histoire avec ce qu'elle a de plus désespérant. Plus de 800 pages de noirceur, de coups de couteau, de complots, de trahisons, bref, un truc titanesque qu'il a écrit en vivant reclus, comme ça a été le cas pour ses précédents livres. Son univers de romancier se doit de rester à l'abri du reste de la vie...

«Je ne suis pas les nouvelles, je n'ai pas de cellulaire, de téléviseur, je n'utilise pas Internet, je n'ai pas d'opinion sur la politique ou rien de ce qui se passe dans le monde. Ma curiosité ne concerne que ce dont je traite dans mes livres. Si vous cherchez un critique de culture contemporaine, vous êtes tombé sur le mauvais gars.

Je suis là pour parler de mes trois romans et de rien d'autre», déclarait-il, le plus sèchement du monde, les yeux fixes et froids derrière ses petites lunettes rondes... à la John Lennon!

Mis à part le personnage, à l'issue de quinze ans d'écriture et de recherches assidues, l'oeuvre n'en demeure pas moins géante et fascinante pour les amateurs du genre. Il n'a pas eu à faire trop de voyages pour l'écrire. «Je n'aime pas voyager. Mais je suis content d'être ici», a exprimé le romancier américain qui visitait Montréal pour la troisième fois. Fiuu.

Pour les nombreux fans d'Ellroy - il y en a beaucoup -, la malédiction d'Hilliker, version française de *The Hilliker Curse: My Pursuit of Women* est attendue sous peu aux éditions Rivages. Loin des grandes fresques romanesques, il s'agit d'un petit mémoire très personnel de moins de 200 pages. En en parlant, l'auteur m'a donné l'impression d'être soulagé d'en avoir fini avec sa trilogie. Même s'il demeure dans le glauque, des lecteurs américains affirmaient sur les blogues de lecture que le ton s'était adouci, qu'on pouvait même y percevoir la pointe d'un faisceau de lumière.

**Underworld USA* de James Ellroy est paru aux éditions Rivages.

James Ellroy n'est pas que sombre. Les ténèbres en entier s'agitent en lui. Il n'esquisse pas de sourire, son regard ne s'adoucit pas et son ton demeure ferme et autoritaire. De passage à Montréal pour parler de *Underworld USA*, dernier volet de sa trilogie noire paru au Québec en janvier dernier, il ne semblait pas se réjouir d'être parmi nous. Vraiment pas. Même s'il était reçu dans la suite John Lennon du Queen Elizabeth. Let's give peace a chance... Curieux paradoxe.



**CLAUDIA
LAROCHELLE**

larochellec@ruefrontenac.com

Pourtant, il aurait de quoi être soulagé d'avoir mis l'Amérique chaos avec ses ouvrages, pour reprendre l'expression de Libération qui titrait ainsi un article qui lui était consacré au début de l'année.

D'autant plus qu'en France comme aux États-Unis, son oeuvre sur la face sombre américaine des années 1960 a été bien reçue.

Il émane plutôt d'Ellroy une sorte d'angoisse, un reste de torpeur mélangé à un manque de modestie, un amour-propre longtemps négligé lors de ses années de débauche

dont il s'est sorti à grands coups de cures, de thérapies, de misanthropie... et d'amour aussi.

Oui, oui, monsieur est amoureux. Il l'a confié en conférence de presse lorsqu'une journaliste lui a demandé s'il était heureux. Question intéressante.

D'autant plus qu'il venait de chicaner comme s'il s'agissait d'une enfant une autre de nos collègues, une chroniqueuse d'expérience qui a peut-être rédigé son article avec un ou deux mots d'Église au bord des lèvres...

«Vous ne pouvez pas interrompre quelqu'un en conférence de presse, lui a lancé Ellroy alors qu'elle venait simplement de le relancer dans une idée. Vous ne pouvez pas. Je ne laisse personne m'interrompre. Si vous voulez continuer cette conférence de presse, ne me coupez pas.» Pendant un instant, j'ai cru à une blague. Ellroy ne fait pas de blague... ou bien il maîtrise l'art d'être pince-sans-rire comme personne. Le reste de cette rencontre «sympathique» s'est poursuivi sans

grand enthousiasme. La magie venait d'être rompue.

La grisaille au fond des tripes

Difficile d'être doté de légèreté pour l'auteur de *L.A. Confidential* qui avait dix ans quand sa mère a été assassinée par un meurtrier qui court toujours. Dédié à cet épisode traumatisant de sa vie est né *Le Dhalia noir*, adapté au grand écran et premier volume du *Quatuor de Los Angeles*. Après *American Tabloid* et *American Death Trip*, son *Underworld USA*, publié dans sa traduction française aux éditions Rivage, l'oeuvre est dense. Très dense.

On y retrouve Wayne Tedrow et Dwight Holly qui existaient dans *American Death Trip*. Il y a aussi Don Crutchfield, un détective obsédé par les femmes. Plusieurs autres personnages gravitent autour de crimes, de luttes de classe et de minorités aux États-Unis de 1968 à 1972. Le tout déployé en 131 chapitres et cinq parties écrites froidement, avec un souci du détail et une certaine violence.



PHOTO PASCAL RATTHE

LEBLANC

JONGLE AVEC SES OPINIONS

Pour l'instant, Louis Leblanc agit comme s'il retournera à l'Université Harvard la saison prochaine. Rien ne dit qu'il ne pourrait pas modifier ses plans entre-temps et se tourner vers la Ligue junior majeur du Québec. Mais une chose est claire: la décision sera la sienne.



MARC DE FOY

defoym@ruefrontenac.com

Le premier choix du Canadien au repêchage de 2009 reçoit des conseils de toutes parts depuis qu'on a appris qu'il pourrait se laisser tenter par l'aventure du hockey junior.

«Certains me disent de rester à l'école tandis que d'autres m'en-

couragent à aller jouer dans les rangs juniors», a dit Leblanc au terme de la première journée du camp de perfectionnement des espoirs du Tricolore, mardi.

Ses parents ne veulent que son bonheur

Le jeune homme de 19 ans discute aussi beaucoup avec ses parents, il va sans dire. Mais ces derniers ne cherchent pas à le faire pencher ni d'un côté ni de l'autre.

«Tout ce qu'ils veulent, c'est que je sois heureux dans la vie», a-t-il dit.

Leblanc n'a pas à se plaindre à cet égard. Il a passé un bel hiver à Harvard, qui est située à un jet de pierre de Boston.

«J'ai aimé mon année, a-t-il affirmé. Harvard est la meilleure école au monde.»

Mais s'il veut faire carrière au hockey, son avenir se trouve ailleurs. Harvard n'est pas le chemin le plus rapide menant à la Ligue

nationale.

Pour ce qui est des études, il pourrait retourner en tout temps à la célèbre institution maintenant qu'il y a passé une année. Le minimum requis est une session.

«Plusieurs options s'offrent à moi», a-t-il continué.

«Pour le moment, je me concentre sur mon camp avec le Canadien. Je me pencherai ensuite sur mon avenir et je prendrai la décision qui me paraîtra la meilleure pour moi.

«Pour faire carrière au hockey, je dois me développer.»

Martel ne lui a pas mis de pression

La voie la plus rapide est par les rangs juniors. Aussi, dimanche dernier, il a rencontré Richard Martel, directeur général et entraîneur en chef des Saguenéens de Chicoutimi, qui détiennent ses droits dans la LJM.

«Je l'ai fait par respect et par politesse, a-t-il indiqué.

«Monsieur Martel est un bon gars. On a parlé de tout et de rien, de la vie en général. Il m'a dit de réfléchir à mon affaire.»

Un premier choix du Canadien ferait sans doute courir les foules au centre Georges-Vézina et dans les amphithéâtres des autres villes québécoises du circuit Courteau.

Or, certains avancent que le Junior de Montréal ne détesterait pas transiger avec les Saguenéens afin d'obtenir ses droits. Leblanc aurait le loisir de poursuivre ses études en anglais à l'Université McGill et il évoluerait dans la cour du Canadien.

Leblanc a paru surpris quand on lui a évoqué cette hypothèse.

«Ça voudrait peut-être dire plus de pression pour moi», a-t-il répondu.

Une troisième alternative serait que le Tricolore lui fasse signer un contrat et qu'il l'envoie continuer son apprentissage avec les Bulldogs de Hamilton.

Mais on n'est pas sûr que les dirigeants de l'équipe voient les choses de cet oeil.

La marche est haute, pour un joueur de son âge, entre les niveaux universitaires et les rangs professionnels. On peut le voir avec Max Pacioretty, qu'on croyait plus en avance dans son développement après une saison dans le réputé programme de hockey de l'Université du Michigan.

Pas d'échéancier

Leblanc ne s'est pas fixé d'échéancier pour prendre une décision et il ne pense pas devoir respecter une date limite pour signifier ses intentions à l'Université Harvard.

«On s'attend à me voir revenir là-bas et je pense la même chose pour le moment», a-t-il déclaré.

Par ailleurs, Leblanc a confirmé avoir mis fin à son association avec l'agent Philippe Lecavalier, frère du joueur de centre vedette du Lightning de Tampa Bay.

Une rumeur veut qu'il rejoigne l'écurie de Pat Brisson.

«Je n'ai aucun conseiller en ce moment, a-t-il indiqué. Je n'ai aucun conseiller familial et comme je suis à l'école, je n'ai pas le droit d'avoir un agent.»



Même si leurs deux meilleurs attaquants, Jonathan Toews et Patrick Kane, ont été blanchis de la feuille de pointage lors des deux premiers matchs de la finale, les Blackhawks de Chicago sont parvenus à prendre les devants 2 à 0 et c'est de fort mauvais augure pour les Flyers de Philadelphie.



Il faut savoir que dans l'histoire de la finale, les équipes qui ont remporté les deux premiers matchs disputés sur leur propre patinoire ont gagné la coupe Stanley 31 fois en 33 occasions, pour une moyenne de 93,9 pour cent.

On peut aussi préciser que le Canadien, en 1966, avait perdu les deux premiers matchs de la finale au Forum contre les Red Wings de Detroit pour ensuite remporter les quatre suivants.

Le vent avait tourné en 1971

Mais bon, ce ne sont juste que des chiffres. Les joueurs des Blackhawks, qui seront en quête d'une huitième victoire consécutive mercredi soir à Philadelphie, devraient consulter les anciennes vedettes de l'équipe et leur demander ce qui s'était passé en 1971.

Cette année-là, les Blackhawks avaient remporté les deux premiers matchs de la finale à domicile contre le Canadien avant de voir leurs adversaires revenir en force.

Le Tricolore, inspiré par le jeu du gardien recrue Ken Dryden, avait finalement remporté la série en sept matchs. Et l'an dernier, les Penguins de Pittsburgh ont réussi à combler un déficit de 0-2 en finale pour gagner la coupe lors du septième match à Detroit grâce aux buts de Maxime Talbot et aux arrêts spectaculaires de Marc-André Fleury.

Les Flyers gardent espoir

Dans le camp des Flyers, on garde espoir malgré ce recul de 0-2. Il faut se souvenir qu'ils sont devenus ce printemps la troisième équipe de l'histoire à surmonter un déficit de 0-3 pour remporter une série. C'était contre les Bruins de Boston.

De plus, les Flyers n'ont subi qu'une seule défaite à domicile (fiche de 7-1) depuis le début des présentes séries.

«Ça ressemble un peu à la série contre les Bruins, a reconnu Daniel Brière après la défaite de 2 à 1 lundi

soir. On a trop joué sur les talons. Il demeure que ces deux premiers matchs, on aurait pu les gagner si nous avions su profiter davantage de nos chances de marquer.»

Les Flyers ont en effet dominé 15 à 4 au chapitre des tirs au but en troisième période, mais ils ont été frustrés par le gardien Antti Niemi. Ce dernier a réalisé 32 arrêts pour mériter pleinement la première étoile.

«J'ai été chanceux en certaines occasions, mais je dois dire que mes défenseurs ont mieux travaillé devant moi», a commenté Niemi, qui a rebondi après avoir accordé cinq buts lors du premier match.

Davantage de tirs dans la partie supérieure

Le capitaine des Flyers, Mike Richards, n'a pas caché sa frustration devant la tournure des événements.

«On ne voulait pas retourner à Philadelphie avec un déficit de 0-2, mais on a couru après, a-t-il dit. On a disputé une deuxième période médiocre et les Blackhawks ont su en profiter pour marquer deux fois dans l'intervalle de 28 secondes.

«Heureusement, on joue très bien à domicile et il va falloir se concentrer pour remporter un match à la fois et ne pas regarder trop loin. Il faudra foncer davantage au filet et effectuer des tirs dans la partie supérieure si on veut déjouer Niemi.»

Brière a exprimé l'avis que le

gardien des Blackhawks n'a pas été si extraordinaire que ça lundi soir.

«On l'a aidé à bien paraître en effectuant plusieurs tirs en périphérie, a-t-il fait remarquer. On ne l'a pas suffisamment mis à l'épreuve, surtout en première période lorsqu'on n'a obtenu que trois tirs au but.»

Les Blackhawks excellent à l'étranger

Les Blackhawks, qui ne sont plus qu'à deux victoires de remporter une première coupe Stanley depuis 1961, ont gagné leur sept derniers matchs sur des patinoires adverses.

Leur dernier revers à l'étranger remonte au 3e match de la première série contre les Predators de Nashville, une défaite de 4 à 1.

Ce fut d'ailleurs leur seul faux pas sur une patinoire adverse dans ces séries 2010.

Depuis ce soir-là, ils ont dominé leurs rivaux 31 à 13 au chapitre des buts marqués lors de ces rencontres présentées ailleurs qu'au United Center.

«C'est une belle séquence mais ça ne nous garantit pas la victoire pour le prochain match à Philadelphie», a lancé comme avertissement Patrick Sharp, qui a marqué cinq de ses huit buts sur des patinoires adverses dans les séries. Il y a beaucoup d'atmosphère au domicile des Flyers et c'est toujours difficile pour l'équipe adverse de remporter la victoire.»

Les Rouges et les... bleus

SERGE TOUCHETTE | touchettes@ruefrontenac.com



La coupe Stanley s'approche de Chicago.

PHOTO D'ARCHIVES REUTERS

La Coupe se rapproche dangereusement de Chicago. J'ai choisi les Hawks, mais, dans le fond, je m'en fous pas mal. Vous autres?

Quand le Canadien n'est plus dans le coup, la ville est beaucoup moins hockey.

Les cotes d'écoute sont là pour en témoigner. Comme si nous avions débarqué du train.

Rien contre les Hawks et les Flyers, deux belles équipes, mais le cœur n'y est plus. T'as même pas envie de chialer contre les arbitres ou les décisions des deux entraîneurs.

Et l'un des grands plaisirs du hockey, c'est de chialer, non?

La finale de la coupe Stanley, un peu comme la Série mondiale, passionne les deux villes impliquées.

Pour le reste...

Je l'avoue: j'ai un peu les bleus depuis l'élimination du Canadien.

Au bal de la coupe Stanley, j'ai désormais l'impression de danser avec ma tante Germaine, qui aura bientôt 82 ans. J'aime bien ma tante Germaine, mais bon.

Leighton ou Boucher? So what?

Somme toute, le seul sport qui propose une finale rassembleuse, peu importe les allégeances, c'est la NFL.

Un match, un seul, final bâton. Pas étonnant que le Super Bowl obtienne des cotes d'écoute records tous les ans ou presque.

Une question de sous

L'autre jour, un commentateur a suggéré à la LNH d'adopter la même formule que la NFL. «Un seul

match pour déterminer le gagnant de la coupe...», a-t-il lancé.

L'intérêt serait certainement au rendez-vous, mais, quelque part, la LNH aurait l'impression de rompre avec sa tradition.

Il n'y pas juste ça. Les séries, c'est d'abord une affaire de gros sous. Et la LNH n'a pas certainement pas les moyens financiers de la toute-puissante NFL.

En attendant, je continuerai de suivre distraitement la série entre les Hawks et les Flyers.

Et de danser avec ma tante Germaine.

Que de talent perdu!

By the way, le Canadien a liquidé six de ses dépisteurs, lundi. Ce qui m'étonne, c'est que ce remue-ménage ne soit pas survenu plus tôt. Que de talent perdu!

Le Canadien, c'est bien connu, a commis des erreurs grossières au repêchage au cours des dernières années. Pas juste au Québec (Simon Gagné, Patrice Bergeron et David Perron), mais aussi dans le reste du Canada et en Europe.

Lorsqu'on pense que Mike Richards (ou Zach Parisé ou Ryan Getzlaf) aurait pu jouer à Montréal... Bref, on parle d'un bilan épouvantable, rien de moins.

Si j'étais Trevor Timmins, je commencerais à longer les corridors du Centre Bell...

Presque cinq

Si ça vous a échappé, je vous le rappelle: Roy Halladay, des Phillies, a réalisé, samedi, un match parfait, le deuxième cette année dans le baseball majeur, lorsqu'il a lessivé les Marlins de Grand Galop et Petit Trot, 1 à 0.

Ce qui amène la question suivante: lequel de ces deux exploits est le plus rarissime au baseball? Le match parfait ou une performance de quatre circuits?

Si vous avez répondu le match parfait, vous êtes dans le champ.

Halliday est devenu le 20e lanceur de l'histoire à réussir un match parfait alors que seulement 15 joueurs ont déjà cogné quatre circuits dans un match.

Au cours de ma longue carrière, j'ai été témoin de quelques matchs parfaits, live ou à la télé, mais une seule fois j'ai vu un joueur sortir quatre balles d'un parc.

Le gros Bob Horner avait réussi l'exploit contre les Expos à Atlanta le 6 juillet 1986. Impressionnant.

Il a claqué ses trois premiers circuits aux dépens d'Andy McGaffigan.

«Je souffre d'un torticoli!» avait dit à la blague McGaffigan après le match, remporté, malgré tout, 11-8 par les Expos. Non, jamais un joueur n'a encore frappé cinq circuits dans un match. Pas même Babe Ruth.

Willie Mays, pour sa part, est déjà venu bien près d'y arriver.

En avril 1961, il a cogné quatre circuits contre Milwaukee. Puis, à sa dernière présence au bâton, il a retroussé une balle qui a été captée à la piste d'avertissement s'il vous plaît.

Faut dire que Willie, l'unique Willie, ne faisait jamais rien comme les autres!